

**VIVE LE MARXISME-LÉNINISME-MAOÏSME !
VIVE LA GUERRE POPULAIRE !**

LES CONTRADICTIONS DE L'ENNEMI ET LA PERSPECTIVE RÉVOLUTIONNAIRE AU MAROC

Abdellalif ZEROUAL et Abraham SERFATY

10 septembre 1972

L'analyse par le courant révolutionnaire marocain se réclamant du marxisme-léninisme des contradictions au sein de l'ennemi est restée jusqu'à présent marquée de subjectivisme petit bourgeois.

Une première tendance consistait à situer la nature du pouvoir comme celui d'une clique militaro-policière groupée autour de la monarchie, la bourgeoisie d'affaires participant au pouvoir à une place seconde dans les domaines de la gestion économique du pays.

Une deuxième tendance qui s'est manifestée après le 10 juillet 1971 tendait au contraire à situer cette bourgeoisie d'affaires au centre du pouvoir et à situer l'appareil dirigeant de l'armée en

marge du pouvoir.

Ces tendances procédaient, en plus de subjectivisme petit bourgeois que seule la pratique révolutionnaire permet d'effacer, d'une analyse superficielle de la structure de classe de l'ennemi; marquée d'ailleurs par le terne vague, à souhait, d'"oligarchie" compradore.

Enfin, ces différentes tendances négligeaient l'une et l'autre le développement des contradictions inter-impérialistes dues à l'accélération de la crise générale de l'impérialisme, de même qu'elles ne tenaient pas compte de la modification de la stratégie de l'impérialisme américain dans le cadre de la collusion de l'impérialisme et du social-impérialisme contre le mouvement révolutionnaire mondial.

La présente analyse s'efforce de poser les éléments de réflexion nécessaires à une meilleure approche des contradictions au sein de l'ennemi, contradictions qui sont apparues avec encore plus d'éclat le 16 août 1972, cela en vue de mieux situer la perspective révolutionnaire.

LA CLASSE AU POUVOIR : STRUCTURE BI-POLAIRE DE LA CLASSE MAKHZEN ET SON CIMENT MONARCHIQUE

La classe au pouvoir s'est structurée historiquement dans le processus qui., à partir de la décadence mérinide et de façon

cohérente sous la dynastie alaouite, a organisé le makhzen comme appareil d'exploitation des structures communautaires paysannes organisées en qbila (dans le texte français, nous conservons le terme qbila, celle-ci s'étant différenciée historiquement du contenu ethnique, que conserve en français la terme tribu, et représente fondamentalement une symbiose entre la communauté paysanne et la terre qui lui correspond) .

Cette classe makhzen s'est structurée sur deux couches, sociales principales plus ou moins, interpénétrées :

- la bourgeoisie makhzen mercantile, bureaucrate, propriétaire foncier absentéiste à partir des villes principales et assumant avec les oulama la fonction idéologue centrale ;

- les mandataires (nous proposons ce terme au lieu de celui généralement utilisé de féodaux qui ne correspond pas à la réalité historique du Maroc, ou de celui de Iqta's utilisé par Laroui et d'autres auteurs et qui correspond à l'un des aspects de cette couche sociale) chargées d'exercer sur les qbila's pour le compte du pouvoir central et à leur propre compte les prélèvements fiscaux et le drainage des produits agricoles destinés à l'exportation, ces mandataires étant constitués par intégration à l'appareil makhzen des notables émergeant des communautés paysannes soit par le processus religieux (chorfa), soit par le processus social (caïds et amghars) et étant appuyés par l'appareil militaire central du makhzen.

Cette structure bipolaire reposait sur le principe unificateur de la monarchie et notamment sur la force mystificatrice du principe de "l'imam".

Ce principe s'est vu renforcé, dans la période historique de structuration de la classe makhzen, par l'émergence des dynasties chrétiennes.

Cependant, le principe même de l'électivité de l'imam au sein de cette dynastie par les oulama et par l'ensemble des "corps constitués", c'est-à-dire l'ensemble des représentants de la classe makhzen, illustre bien la solidarité, de fait comme juridique, entre la monarchie et l'ensemble de la classe makhzen dont elle était à la fois l'émanation et l'arbitre.

En définitive, c'est la lutte de classes entre les qbila's, communautés paysannes armées, et la classe makhzen qui sous-tend l'histoire de l'Occident arabe, de la décadence mérinide au pouvoir colonial.

LUTTES DE CLASSES QBILA'S CLASSE MAKHZEN

La structure même de la société maghrébine opposant à la classe makhzen le pouvoir de résistance des qbila's, communautés paysannes armées, conduisait cette classe makhzen à s'appuyer sur le capitalisme européen ascendant, notamment par la concession à celui-ci de monopoles du commerce extérieur.

Cette classe makhzen était donc, dès les premières phases de sa structuration, d'essence compradore. (Par exemple, Ar-Rachid, premier sultan alaouite, a bénéficié, pour assurer son pouvoir, de l'appui de la France en échange du monopole commercial à l'Oued Badis, débouché méditerranéen de Fès. Ce sont les qbila's riffaines qui en définitive feront obstacles à ce monopole).

Donc, dès cette période, la lutte de classes qbila's-classe nakhzen était aussi une lutte nationale, les qbila's s'étant structurées dans la communauté nationale arabe grâce à la symbiose socioculturelle arabo-berbère.

Ici, on peut noter :

a) combien est fausse et dépourvue de toute base sérieuse une prétendue opposition ethnique arabe-berbère ;

b) les structures communautaires berbères ont intégré l'apport de l'idéologie islamique et de la culture arabe dans ce qu'elles contenaient comme idéologie et culture permettant le dépassement des limites des structures communautaires primitives et par là même la consolidation de leur essence communautaire. Les liens culturels, idéologiques et économiques qui se sont développés ont ainsi intégré le Maghreb à la construction de la nation arabe

c) cependant, cette construction s'est faite et ne pouvait à l'époque se faire qu'à travers le développement des classes dominantes à base théocratique et mercantile, que nous désignerons provisoirement et faute d'analyse historique plus poussée sous le terme d'"oligarchies théocratiques-mercantiles", au pluriel, au sens même où, dès que les principes unificateurs et égalitaires de la société communautaire arabo-islamique ont été transformés en leur contraire par la structuration de ces classes dominantes, l'unité politique de la nation arabe s'est rompue en autant de domaines d'influence.

Cette "mystification" de la société communautaire arabo-islamique sous l'égide de ces oligarchies et sa transformation en société de classes opposant à ces oligarchies les structures communautaires paysannes, ont entraîné l'instabilité de ces oligarchies et, progressivement, la diminution relative de la capacité militaire et économique de la société arabe face au mercantilisme européen fondé sur une féodalité (au sens strict du terme) disposant d'un pouvoir supérieur d'accumulation dû lui-même à la moindre capacité de résistance du paysan européen réduit au servage.

Cela explique pour le Maghreb le passage des dynasties temporaires mais porteuses dans leurs phases initiales du dynamisme profond de la société communautaire arabo-berbère à la décadence structurelle, sous l'égide d'une classe makhzen qui dut l'essentiel de sa stabilité à l'alliance compradore avec le capitalisme pré-impérialiste ;

d) au niveau de ces oligarchies théocratiques-mercantiles dans leurs phases décadentes, et au au veau delà classe makhzen, la culture arabe et l'idéologie islamique étaient exprimées comme instrument idéologique d'exploitation des structures communautaires paysannes.

Un exemple caractéristique est le processus par lequel le mouvement soufi qui cimentait la lutte nationale des qbilas contre les premières générations coloniales des quinzième-seizième siècles fut transformé par le pouvoir alaouite en son contraire par la domestication des confréries.

Le principe de l'imam, la fixation et la sclérose du dogme, la domestication des confréries, le rôle vigilant des oulams, l'asservissement de la femme, l'évolution de la culture dite "andalouse" présentée comme culture d'élite vers la préciosité et le mandarinat, sont autant de manifestations de la culture de classe dominante et de sa décadence.

A l'opposé, la culture des qbilas n'a cessé d'être vivante par l'immanentisme sous-jacent du "tassawuf", par la vie communautaire et la démocratie des jma'as, par l'immense richesse de la diversité de la musique, du théâtre et des arts du peuple, par le rôle effectif de la femme dans la vie sociale de la communauté et dans son auto-défense.

Ainsi, l'opposition présentée comme ethnique par les historiens

de la colonisation, était une opposition profonde, vivante, entre deux cultures de classe, la culture des qbila's et la culture de la classe makhzen.

Mais c'était la culture des qbila's qui représentait, face à une classe glissant de plus en plus vers la collusion avec le capitalisme européen, la culture nationale arabe.

Cependant, la lutte des classes des qbila's, faute d'une classe unificatrice qui sera le prolétariat, restait dispersée et sujette aux influences idéologiques de la classe makhzen.

RÉSISTANCE DES QBILA'S A LA PÉNÉTRATION COLONIALE

Le passage à la colonisation directe, fruit de la transformation du capitalisme en impérialisme, passage qui s'est fait avec la collaboration de la classe makhzen, a entraîné par la suite le développement des contradictions au sein de la classe makhzen.

La colonisation impérialiste s'est associée aux mandataires (grands caïds et chefs de confréries) pour en renforcer le pouvoir d'exploitation sur les qbila's, transformer les mandataires en véritables féodaux, et entreprendre le processus de prolétarianisation et de dislocation de ces qbila's.

En revanche, la pénétration des circuits industriels et

commerciaux de l'impérialisme, la mainmise par celui-ci sur les canaux internes de drainage des ressources agricoles du pays (sans parler des ressources minières) ont heurté directement les intérêts de la bourgeoisie mercantile, non seulement petite et moyenne bourgeoisie, que l'on peut grouper sous le terme de bourgeoisie nationale, mais aussi de la bourgeoisie makhzen ou grande bourgeoisie.

Ainsi, alors que les qbila's menèrent seules pendant vingt-cinq ans la lutte de résistance armée à la pénétration militaire impérialiste, à partir des années 30, la bourgeoisie, dans un mouvement où ne se différenciaient pas la petite et la moyenne bourgeoisie de la bourgeoisie makhzen se constitua en direction politique du mouvement national.

Lorsque ce mouvement atteignit une ampleur qui mettait en cause la structure même du protectorat, à partir de 1944, la monarchie, sous l'égide de Mahomed V, prit l'option stratégique qui sauvegarderait l'avenir de la classe makhzen en se rangeant aux côtés du mouvement national.

Les tentatives du colonialisme de dissocier les qbila's du mouvement national dirigé par la bourgeoisie en utilisant notamment les "grands caïds" et en essayant de transformer l'antagonisme qbila's-classe makhzen en antagonisme berbère-arabe furent d'autant plus vouées à l'échec que les qbila's reconnaissaient en ces grands caïds leurs exploiters directs et que le soubassement social et culturel de la résistance des

qbila's à la classe makhzen était en même temps une lutte, pour leur terre, leur personnalité communautaire, et une lutte pour leur personnalité nationale arabe.

L'ALLIANCE STRATÉGIQUE CLASSE MAKHZEN-IMPÉRIALISME.

LE DÉTOURNEMENT DE LA LUTTE DE LIBÉRATION NATIONALE.

Cependant, le développement de cette lutte nationale contenait une ambiguïté fondamentale que l'impérialisme sut mettre à profit pour s'assumer un repli stratégique lorsque la lutte des masses populaires, prolétariat et semi-prolétariat des villes organisées en résistance armée, qbila's organisée en Armée de Libération, prit un contenu de plus en plus populaire et révolutionnaire à travers des formes de lutte où la violence révolutionnaire des masses s'élevait de façon accélérée.

La participation de la bourgeoisie makhzen et de la monarchie au mouvement national avait fait ressurgir tout le fond idéologique mystificateur du principe de l'imam, qui s'était cristallisé avec une force exceptionnelle sur la personne de Mohammed V (d'où le sens le l'aman accordé par Mohammed V au Glaoui).

La direction politique de la bourgeoisie, qui correspondait à un amalgame de la bourgeoisie nationale, petite et moyenne, et de

la bourgeoisie makhzen (qui joua en fait le rôle de cheval de Troie de la classe makhzen), participa à cette stratégie, ce qui contribua à la démobilisation des masses populaires et permit à la classe makhzen qui constituait, avec l'appui de l'impérialisme, son appareil policier et militaire, de démanteler par l'assassinat et les opérations de ses premières brigades spéciales, la structure de lutte de la Résistance arabe des villes, et dans un deuxième temps, d'isoler, de démobiliser puis d'intégrer l'Armée de Libération.

En quelques années, la classe makhzen qui avait retrouvé son unité sous l'égide de la monarchie, forte ainsi du prestige de Mohammed V, et avec l'appui de l'impérialisme, profitant de l'opportunisme et de l'absence de stratégie de la bourgeoisie nationale qui démobilisait ainsi les masses populaires, écrase également les mouvements de révoltes spontanés qui opposaient dans diverses régions du pays celles des qbila's qui, ayant consenti le plus de sacrifices dans la lutte contre l'impérialisme s'opposaient au détournement des fruits de la lutte.

Ce fut le cas de l'écrasement dans le sang, sous la conduite personnelle de Hassan, alors prince héritier, et de Oufkir, de l'insurrection des qbila's rif faines, écrasement sanglant mené sous la double caution de Mohammed V et du gouvernement Abdallah Ibrahim.

De même la monarchie ayant pu faire arrêter le combat de

libération nationale des Aït Ba Aiarane dirigé par l'Armée de Libération et sauver ainsi l'impérialiste espagnol d'un honteux rejet à la mer d'Ifrni.

Cela fait, la coalition impérialisme-classe makhzen se débarrassa facilement des politiciens de la bourgeoisie nationale qui avaient cautionné ces différentes opérations.

HÉGÉMONIE DE LA COALITION CLASSE MAKHZEN - IMPÉRIALISME

La structure nouvelle de la coalition classe makhzen-impérialisme et la nouvelle stratégie de l'impérialisme français, si elle avait été imposée par la croissance de la lutte de libération nationale des masses populaires marocaines, correspondait également à l'emprise dominante au sein de l'impérialisme français des banques d'affaires au détriment du vieux capitalisme concurrentiel et colonisateur.

L'exploitation néo-coloniale s'est donc développée à un rythme jamais atteint grâce à la collaboration intime entre la classe makhzen et les banques d'affaires françaises, dans le cadre de laquelle s'est opéré le transfert à la classe makhzen de la propriété coloniale et l'interpénétration des deux partenaires dans les circuits industriels, financiers et du commerce extérieur.

A cette exploitation accrue du pays en symbiose avec le capital

étranger, les deux parties composantes de la classe makhzen ont également contribué, sous l'égide de la monarchie qui s'en est assuré une part directe de plus en plus prépondérante.

Toutes deux ont bénéficié du transfert des terres coloniales et de la prolétarianisation désormais sans limites des anciennes qbila's, les anciennes communautés paysannes étant réduites à l'état de paysans sans terre, d'ouvriers agricoles et de paysans pauvres, quand ce n'est pas de ceux contraints à espérer une subsistance aléatoire dans les bidonvilles des cités.

Cependant, se sont maintenues comme forme d'auto-défense culturelle et politique les anciennes structures c'en jma'as, comme cela est nettement apparu dans les luttes paysannes depuis trois ans, et en particulier aux Oulad Khalifa.

S'il y a eu une relative division du travail entre les deux parties composantes de la classe makhzen, au sein de l'appareil d'Etat, due à leurs origines même (les anciens officiers de l'Armée Française ou Espagnole, issus des grands caïds, devenant les officiers généraux et supérieurs de l'armée, l'ancienne bourgeoisie makhzen devenant la bourgeoisie bureaucratique et d'affaires), cette division a été toute relative et l'on trouve des fils de l'ancienne bourgeoisie makhzen au sein de l'armée et des fils de l'ancienne "féodalité" dans les milieux d'affaires (ce n'est pas par hasard que Mohammed V, qui pouvait se permettre une meilleure vue stratégique des intérêts de la classe makhzen que son fils, avait fait affecter la totalité des bacheliers de

l'indépendance, issus essentiellement de la moyenne et grande bourgeoisie, au cadre des officiers de la nouvelle armée).

En fait, les années soixante ont vu l'âge d'or de cette classe makhzen et une lune de miel sans nuages entre ses parties composantes et avec les banques d'affaires françaises (aux moments les plus graves de l'affaire Ben Barka, la participation d'un oufkir aux bonnes affaires traitées avec ces milieux ne s'est jamais ralentie).

DÉSTRUCTURATION DE LA BOURGEOISIE NATIONALE

Dans cette même période, la structure socio-économique de la bourgeoisie nationale a été soumise à un double processus de désarticulation et d'intégration : désarticulation économique par tous les moyens conjugués de l'association capital étranger-bourgeoisie makhzen et de l'utilisation de l'appareil d'État ; intégration dans cet appareil d'État lui-même se glorifiant directement et indirectement chaque année davantage de fonctionnaires, d'employés et de cadres des offices d'État, de conseillers municipaux et communaux, de députés, de policiers, de militaires ;

Intégration également par l'emprise de plus en plus complète de la classe makhzen et à travers elle de la monarchie sur l'ensemble des circuits économiques du pays.

De fait, s'il n'y a pas d'entrepreneurs marocains, c'est qu'il ne peut y avoir que des mandataires.

L'appétit sans limites de la monarchie, son ambition de transformer tout le Maroc en propriété personnelle, sa volonté de réduire effectivement les tenants même de la classe makhzen et à plus forte raison de la moyenne bourgeoisie au statut de mandataire et à l'asservissement moral, son propre asservissement culturel aux formes les plus décadentes de la culture impérialiste française et occidentale, conduit par là même l'ensemble de la vie socio-économique du pays à passer sous l'emprise de l'appareil de gangstérisme constitué par les hommes de main de la monarchie.

Dans cette phase où rien apparemment ne pouvait s'opposer à l'appareil de terreur et de racket de la monarchie, la direction politique de la bourgeoisie nationale, privée d'assises, dépourvue d'avenir, s'est décomposée sous les contorsions successives auxquelles l'ont amenée les manoeuvres et les manipulations de la classe makhzen.

De leur côté, les bureaucrates syndicaux issus de l'appareil politique de la bourgeoisie nationale ont pu pendant une dizaine d'années neutraliser la classe ouvrière pour la livrer ainsi pieds et poings liés à l'arbitraire patronal et gouvernemental.

Pendant cette même période de 1955 à 1970, à l'arrière-plan, il

n'y avait pas de contradiction sensible entre impérialisme américain et impérialisme français pour les problèmes concernant le Maroc.

La stratégie de l'impérialisme américain étant, au niveau politico-militaire, d'assurer la stabilité du système mondial de l'impérialisme, au niveau économique pour cette région du monde, d'étendre son contrôle indirect à travers la main-mise croissante sur les mines européennes sauf directement pour les ressources minérales stratégiques et principalement le pétrole.

Là encore, ce partage des responsabilités inter-impérialistes a fonctionné correctement pendant cette période.

On le voit bien par la fin de non-recevoir exprimée en 1966 par le gouvernement américain à Hassan lors de ses difficultés diplomatiques passagères avec la France.

UN RÉGIME EN DÉCOMPOSITION

Cependant, le fait même que la classe makhzen, et à sa tête la monarchie, ait cru, par le démantèlement des organisations de lutte des masses populaires après l'indépendance, par la décomposition politique de la bourgeoisie nationale, par la complicité de la bureaucratie syndicale, par l'appui assuré de l'impérialisme, ne pouvant plus trouver de limites à son brigandage, au pillage systématique et organisé du pays, à la prolétarianisation des masses paysannes, au vol des terres, au vol

tout court, systématique et organisé, sur l'ensemble des circuits économiques du pays à la mainmise et à l'étouffement de toute initiative économique, à la soumission de la classe ouvrière à l'arbitraire patronal et à la répression policière, à la condamnation de la jeunesse à une vie sans espoir et à l'écrasement culturel, au règne des gangs et des tortionnaires, à la pourriture, au luxe et au scandale, toute cette décomposition a creusé à la classe makhzen, et en premier à la monarchie, une tombe béante de boue, de sang et de haine.

Cela d'autant plus que la politique même de Hassan pour éliminer au sein de cette classe makhzen toute contestation personnelle de ceux qui pouvaient s'alarmer de cette décomposition l'amène à humilier les uns par les autres, à promouvoir les colonels gangsters comme: Dlimi et les généraux d'opérette comme Moulay Hafid, à s'appuyer sur les commis avoués du grand capital français, comme Karim Lamrani, à s'entourer ouvertement et à compter d'abord sur les agents mêmes du capital français, à vouer au mépris la culture nationale et la révolution arabe, à s'entendre avec le sionisme et ses agents, à ne plus compter au Maroc que sur ses gangs de tortionnaires, à s'enfoncer chaque jour davantage dans la boue et le sang.

Toute la structure d'encadrement de l'économie néo-coloniale par l'appareil bureaucratique dépendant de la classe makhzen et de ses associés impérialistes français est mise en cause par une telle poussée.

Ce sont donc à la fois l'appareil affairiste et technocrate de; la classe makhzen et l'ensemble des intérêts au Maroc de l'impérialisme français qui sont menacés dans leur fondement par la revendication de l'arabisation, par le poids grandissant au Maroc de l'idéologie de la révolution arabe.

LE DÉVELOPPEMENT DES CONTRADICTIONS AU SEIN DE L'ENNEMI

Cependant, la crise du système mondial de l'impérialisme a commencé à se marquer de plus en plus nettement dans les dernières années de cette décennie 1960-1970.

En prenant soin de ne pas isoler ces facteurs, on peut noter que le principal à l'échelle mondiale est la guerre du Viet-Nam, et plus directement pour ce qui nous concerne l'accentuation du processus de la révolution arabe depuis juin 1967.

Parmi les conséquences, on peut noter :

- a) le développement des contradictions interimpérialistes marquées notamment par la crise du système monétaire de l'impérialisme ;
- b) l'affaiblissement de la capacité militaropolitique des Etats-Unis entraîne la stratégie de "multipolarité" caractérisée par la politique dite de "vietnamisation" en Indochine, par de plus

grandes marges de liberté aux sous-impérialismes indien, brésilien, iranien, israélien, sud-africain.

Cette stratégie implique la consolidation de la politique de partage du monde avec le social-impérialisme, au prix bien sûr de concessions réciproques qui n'excluent pas les contradictions et les rivalités, mais reposent sur une entente fondamentale contre le mouvement révolutionnaire mondial (Tchécoslovaquie, Moyen-Orient, Bengale) .

L'application de cette stratégie à la nation arabe, en plus du rôle des sous-impérialismes sioniste et iranien, du renforcement des fascismes grec et espagnol, est la politique, pratiquée mais non dénommée, d'arabisation : rôle de l'armée de Hussein, de Fayçal et de... la Libye ;

c) pour comprendre comment le régime libyen s ' insère de fait dans la stratégie de l'impérialisme, américain, il faut comprendre que celle-ci est une stratégie en repli devant la montée des forces révolutionnaires mondiales.

Elle vise à colmater les brèches en laissant s'instaurer ou même en encourageant l'installation de régimes militaires nationalistes petits bourgeois qui prennent des positions anti-impérialistes en politique extérieure et même sur certains aspects de la politique intérieure qui ne touchent pas les intérêts essentiels de l'impérialisme américain, tout en procédant à certaines nationalisations.

L'exemple le mieux étudié est celui du Pérou.

Cette stratégie n'est pas nouvelle.

En 1952 déjà, devant la montée des forces populaires égyptiennes, l'impérialisme américain n'avait trouvé que des avantages à laisser remplacer le régime croulant de Farouk par celui des « officiers libres ».

Mais elle est plus systématique et surtout elle tend maintenant à laisser de tels régimes développer leurs appétits sub-impérialistes.

L'impérialisme américain ne s'effraie plus de voir les, successeurs de Nasser monter de nouvelles opérations au Yémen.

Tout vaut, mieux que l'aboutissement que connaît le Sud-Yémen.

Aujourd'hui d'ailleurs, Fayçal, Hussein, l'émir d'Oman et les seigneurs dépossédés du Sud Yémen et à l'arrière-plan l'impérialisme anglo-américain, se retrouvent avec Khadafi et les politiciens yéménistes qui se réclamaient de Nasser pour tenter d'abattre le régime populaire du Sud-yémen.

Ces régimes militaires, s'ils ont, comme dirait Anouar Sadate,

"des griffes acérées" contre les mouvements qui, dans la région, échappent au contrôle de l'impérialisme, n'ont plus d'acéré que la langue contre le sionisme et contre les crimes de Hussein.

Il est vrai que la politique du social-impérialisme et la complicité avec celui-ci des partis révisionnistes arabes leur permet de couvrir du drapeau de l'arabisme et de la défense de l'Islam leur crainte morbide de voir le prolétariat reprendre sous sa direction les aspirations de la révolution arabe menées à l'impasse par les castes militaires petites bourgeoises et bureaucratiques.

En revanche, vis-à-vis de l'impérialisme, ces régimes sont conscients des limites à ne pas dépasser.

Ainsi, si Khadafi a nationalisé la firme pétrolière anglaise B.P., les intérêts des grandes firmes pétrolières américaines en Libye sont toujours aussi importants.

DÉGAGEMENT DE L'IMPÉRIALISME FRANÇAIS AU MAROC

L'impérialisme français, pour sa part, ne peut se permettre de relies marges d'action.

Si la politique des banques d'affaires françaises a été de lâcher allègrement tout ce qui au Maroc concernait les intérêts de la

bourgeoisie capitaliste française non monopoliste (appui à la marocanisation du commerce, transferts des terres de colonisation), cela s'est fait par une consolidation des intérêts de ces banques d'affaires dans les secteurs qui s'intègrent plus directement à leur stratégie économique et à leur parasitisme grandissant (transfert des capitaux de l'infrastructure générale et transports vers le tourisme) et par une étroite symbiose avec la classe makhzen dans la structure industrielle du pays (cimenterie, sucreries, raffineries de montage, conserve et pêche industrielle), symbiose qui intègre davantage encore cette structure industrielle aux circuits économiques et financiers de ce qui reste, y compris pour nos hommes d'affaires de la classe makhzen, la métropole.

L'impérialisme français est trop impliqué dans la structure économique du pays, ses intérêts y sont trop importants, sa base économique en métropole trop menacée à la fois par la poussée révolutionnaire du prolétariat français et par la pénétration des grandes firmes américaines et allemandes, pour qu'il puisse se permettre un dégageant massif.

Or, la lutte des classes au Maroc, même si elle a actuellement le caractère le plus aigu, le plus politique du fait de la révolutionnarisation de la jeunesse, sur le plan culturel, cette lutte implique, conduit à un tel dégageant.

La lutte contre la francophonie, pour l'arabisation de l'enseignant, conduit à l'arabisation de l'économie.

LA POUSSÉE RÉVOLUTIONNAIRE DES MASSES

On comprend alors pourquoi la poussée révolutionnaire des masses engendre et développe les contradictions au sein de l'ennemi, tant entre impérialiste africain et français, qu'entre les couches sociales qui composent la classe makhzen.

La caractéristique fondamentale de la situation au Maroc est la poussée révolutionnaire des masses.

Les brouillards de l'idéologie bourgeoise qui avaient neutralisé les masses à l'indépendance se dégagent de plus en plus vite après quinze années de compromissions, de capitulations, de contorsions des politiciens de la bourgeoisie nationales, d'Aix-les-Bains à Ifrane, en passant par l'effondrement de 1965.

Cela sans compter la faillite ouverte du révisionnisme.

Face au brigandage sans limites de la classe makhzen, face à la pourriture ouverte de l'appareil d'Etat, face à la collusion non dissimulée de cette classe avec le sionisme et avec l'impérialisme, les masses populaires marocaines n'avaient d'issue que la lutte révolutionnaire.

La convergence, entre juin 1967 et septembre 1970, des tous processus nationaux et internationaux de la lutte des classes au Maroc et de la révolution arabe, explique l'aspect véritablement

explosif que prend en un temps très court la lutte révolutionnaire des masses marocaines, et son articulation croissante avec la lutte révolutionnaire et libératrice de leurs frères sahariens.

LE RÔLE DE L'ARMÉE DANS LA LUTTE DES CLASSES

La poussée révolutionnaire des masses marocaines et le développement des luttes du peuple sahraoui sonne le glas du pouvoir des brigands compradores et de l'impérialisme dans l'Occident arabe.

La lune de miel du brigandage s'achève en nuits de sang et en règlements de compte.

Mais on ne peut situer les tentatives de coups d'Etat du 10 juillet 1971 et du 6 août 1972 au seul niveau de conspiration d'officiers supérieurs avides de pouvoir ou écoeurés de la pourriture retenante, ni comme le simple reflet d'un processus nationaliste arabe où les "officiers libres" veulent venger la dignité nationale arabe bafouée par les traîtres, et encore moins comme celui de chefs de tribus berbères secouant le joug d'une bourgeoisie décadente.

Les officiers supérieurs, qu'ils soient issus des familles des "grands caïds" ou de la bourgeoisie, font partie de la classe makhzen.

Ceux d'entre eux, tels Ababou ou Medbouh, qui ont été le moins pourris, psychiquement et moralement, par la monarchie, ont pu être plus sensibles aux mouvements profonds qui, de la lutte nationale et révolutionnaire des masses et de la jeunesse, traversent l'armée, les sous-officiers et soldats issus du peuple comme les jeunes officiers issus de la petite et moyenne bourgeoisie.

La véritable révolution idéologique qui s'empare de la nouvelle génération de la jeunesse scolarisée issue des masses prolétarisées à la lumière crue de cette situation et sous les leçons sanglantes de mars 1965 au Maroc, de juin 1967 et de septembre 1970 en orient arabe, cimente de plus en plus la perspective révolutionnaire des masses et leur lutte elle-même.

La compréhension des racines historiques et socio-culturelles qui sont celles des masses populaires marocaines permet là encore d'écarter toute confusion sur la nature de cette prise de conscience.

Les voiles de nationalisme bourgeois marocain balayés avec l'effondrement des idéologies bourgeoises, la décomposition et la pourriture de la classe makhzen et à sa tête la monarchie, leur collusion ouverte économique, culturelle, politique avec l'impérialisme et avec le sionisme laissent les masses populaires marocaines face à la responsabilité du destin national.

Non pas celui qui consistait à soumettre les qbila's du Rif au Sahara occidental, à l'appétit économique de la bourgeoisie et de la classe makhzen.

Mais celui que ces qbila's avaient toujours assumé face à la pénétration étrangère, celui de défendre le Maghreb connue partie intégrante de la nation arabe, celui, en cette phase historique où la révolution arabe signifie - et d'abord avec le peuple palestinien martyr et combattant - l'éveil définitif des masses populaires arabes contre l'impérialisme, contre le sionisme, contre la féodalité, contre tous les traîtres et les opportunistes, celui de reprendre le drapeau qui, de Ajdir à Smara, des zaïans aux reguïbat, fit trembler l'impérialiste- et les traîtres, la responsabilité historique qui incombe au peuple arabe du Maroc et du Sahara occidental de faire de la région le foyer occidental de la révolution arabe.

D'autres, tels Oufkir, qui ont trempé allègrement dans tous les crimes et les brigandages du régime, sont restés plus lucides du danger grandissant, plus disponibles aussi vis-à-vis des contradictions inter-impérialistes et la nouvelle stratégie impérialiste américaine que les banquiers d'affaires et les pitres de la monarchie enfermés entre les repas d'affaires parisiens et les cocktails de l'hôtel "El Mansour", quand ce n'est pas dans leurs lieux de débauche.

Mais les officiers supérieurs, que ce soit consciemment et en

relation directe avec l'impérialisme américain, ou subconsciemment et dans le cadre de l'idéologie nationaliste d'un Khadafi restent liés à leur classe.

Tous sont conscients que la haine du peuple contre la classe makhzen se cristallise de façon de plus en plus exacerbée contre la monarchie et son chef qui en exprime le plus ouvertement, le plus cyniquement, la pourriture et la trahison.

De là à penser, comme y est désormais déterminé l'impérialisme américain, qu'il suffira de trancher ce foyer sur lequel se cristallise la haine du peuple pour qu'il soit possible d'isoler des masses populaires les militants révolutionnaires, de faire régner contre eux la terreur fasciste tout en démobilisant le peuple, de recommencer, sous des formes nouvelles et sous l'étiquette de la République et de l'arabisme, l'opération qui avait réussi en 1955 sous l'étiquette de la monarchie et du nationalisme marocain, ou sans que cela procède chez certains d'une stratégie préconçue, il est certain qu'un régime militaire issu d'un coup d'Etat sera conduit par la logique même de la classe à laquelle appartiennent structureliement les officiers supérieurs, à une telle politique.

Même un régime militaire conduit par des officiers, issus de la petite et moyenne bourgeoisie et désireux sincèrement de servir l'idéal national arabe, pourra-t-il briser d'en haut et par des méthodes technocratiques l'énorme appareil parasitaire de l'Etat?

Pourra-t-il d'en haut et par des méthodes technocratiques mettre les masses en mouvement?

Certes, les officiers nationalistes formés aux idées technocratiques petites bourgeoises le pensent.

Mais l'histoire montre qu'un Nasser aboutit toujours à un Arnouar Sadate.

Aujourd'hui d'ailleurs, les choses vont plus vite.

Lorsqu'un régime bureaucratique ou militaire ne donne pas à l'impérialisme ou au social-impérialisme les garanties contre-révolutionnaires d'un Khadafi, le fait même de la faiblesse de sa base sociale, le fait même qu'il ne soit pas fondé sur le pouvoir révolutionnaire des masses armées, le condamne à la fin d'un Torres en Bolivie.

Sans une révolution entreprise par la longue route de la lutte armée des masses, il n'est pas d'issue, il n'est que des impasses.

La seule voie est celle qui, par la lutte armée des masses, conduira à la République populaire et arabe des ouvriers et des paysans, elle ne peut être celle de la République des Officiers.

L'image du 10 juillet gardera, certes, pour le peuple, quelque chose de plus qu'un simple coup d'Etat.

Celle de la haine exprimée par les enfants du peuple, par les cadets d'Ahermounou, contre toute la pourriture établie au soleil.

Mais cette image ne pourra se concrétiser positivement que dans la violence révolutionnaire des masses qui amènera demain telle ou telle fraction de l'armée à refuser de tirer contre le peuple, à retourner ses armes contre l'ennemi de la classe et contre les traîtres, à s'intégrer aux premiers noyaux armés du peuple dans le processus de la guerre de libération du peuple.

LA PERSPECTIVE RÉVOLUTIONNAIRE

Ainsi la seule voie pour les masses est celle du développement de la lutte révolutionnaire, du passage à des formes de lutte sans cesse plus élevées, des manifestations de masse à la violence révolutionnaire de masse, de la violence révolutionnaire de masse à l'auto-armement des masses par le désarmement des forces de l'ennemi là où elles peuvent être isolées, de la violence révolutionnaire des masses aux premières formes du pouvoir révolutionnaire, à la constitution des premiers noyaux de l'armée du peuple, à l'extension et à l'approfondissement de la guerre de libération du peuple... jusqu'à la victoire, jusqu'à la victoire de la dictature démocratique révolutionnaire des ouvriers et des paysans, jusqu'au pouvoir révolutionnaire des comités ouvriers armés et des jma'as prolétarisées de paysans sans terre, de paysans

pauvres et de petits paysans armés, pour la République populaire arabe des ouvriers et des paysans, pour la transformation du Maroc en foyer occidental de la révolution arabe, pour la libération de l'Occident arabe, partie intégrante de la nation arabe.

Cette voie de lutte, longue et difficile, s'enrichit de toutes les contradictions de l'ennemi.

Mais elle aura à traverser toutes les manoeuvres que les différentes composantes de l'ennemi, qu'il s'agisse de telle ou telle forme de l'impérialisme ou de telle ou telle composante de la classe makhzen s'efforceraient de dresser pour démobiliser les masses, avec l'appui plus ou moins actif de politiciens de la bourgeoisie nationale et en utilisant les formes actuelles ou nouvelles de l'idéologie bourgeoise qui restent encore susceptibles de détourner les masses de la lutte.

Pour traverser victorieusement ces manoeuvres, le mouvement, révolutionnaire marocain et les masses révolutionnaires marocaines devront assimiler chaque jour davantage et à travers leur propre lutte, la riche expérience de lutte du mouvement révolutionnaire mondial, dont l'expression la plus condensée à notre époque est apportée par la pensée Mao Zedong, et enrichir cet apport en l'intégrant chaque jour davantage à la réalité concrète du Maroc et de la révolution dans l'Occident arabe.

Dans cette lutte où l'ennemi prend des visages multiples, où les courants petits bourgeois encore liés aux masses se laissent facilement séduire par certains de ces visages, le mouvement révolutionnaire et populaire doit apprendre, à l'exemple des révolutionnaires chinois et vietnamiens, à s'appuyer sur les forces révolutionnaires, gagner les forces intermédiaires ou du moins les neutraliser, dissocier les ennemis principaux, utiliser ses contradictions entre eux et avec leurs alliés, battre les ennemis un à un.

Deux axes fondamentaux de la lutte révolutionnaire au Maroc peuvent servir de guide dans le progrès de la voie révolutionnaire :

1) La révolution marocaine, révolution anti-impérialiste, anti-sioniste et anti-classe makhzen, menée par les masses ouvrières et paysannes sous la direction du prolétariat, est partie intégrante de la révolution arabe. C'est sur l'axe de la révolution arabe que se situe le mouvement révolutionnaire marocain.

Ainsi, dans l'immédiat, l'ennemi principal est la coalition classe makhzen dirigée par la monarchie et l'impérialisme français, coalition qui bloque et vise à écarter le Maroc de la révolution arabe.

Mais, en même temps, parce que partie de la révolution arabe, le mouvement révolutionnaire et populaire marocain, tout en étant prêt à s'allier à toutes les forces nationales opposées à la

monarchie, ne saurait participer à tel ou tel compromissions avec l'une quelconque des formes de l'impérialisme qui sont toutes structurellement liées entre elles et au sionisme, et représentant, et en premier lieu l'impérialisme américain, l'ennemi stratégique principal du peuple arabe.

2) La révolution marocaine est une révolution pour la reconquête des terres qbila's par les jma'as paysannes prolétarisées dans le cadre de l'alliance révolutionnaire des ouvriers et des paysans.

Elle ne peut être que l'oeuvre des masses ouvrières et paysannes pour la destruction de la classe makhzen en tant que classe, pour la destruction de l'emprise impérialo-sioniste, pour la destruction de tous les systèmes d'oppression qui pèsent sur les masses, pour la République populaire arabe des ouvriers et des paysans, pour l'instauration du pouvoir révolutionnaire des comités ouvriers armés et des jma'as prolétarisées de paysans pauvres armés, pour la reconquête des terres des qbila's, pour l'instauration de la dictature démocratique révolutionnaire des ouvriers et des paysans pauvres, dans le cadre de laquelle la bourgeoisie nationale pourra être elle-même libérée de l'emprise de l'impérialisme, de la monarchie et de la classe makhzen, pour la transformation du Maroc et du Sahara occidental en foyer occidental de la révolution arabe.

Un tel objectif ne peut être réalisé qu'au bout du fusil.

« Le pouvoir est au bout du fusil » signifie que les masses doivent arracher le fusil à l'ennemi et ne le confier à personne.

Sur cette base fondamentale, le mouvement révolutionnaire et populaire marocain, les masses révolutionnaires marocaines, seront rester vigilantes face à toutes tentatives de putsch militaire ou de coup d'Etat sous quelque forme que ce soit et quelque origine que ce soit.

Tout craquement au sein de l'ennemi doit être mis à profit par les masses pour développer la capacité de lutte, pour arracher les armes à l'ennemi, pour entraîner avec elles les soldats révolutionnaires, pour s'organiser en noyaux armés du peuple.

Seul le peuple armé est le véritable garant des conquêtes du peuple.

Tout pouvoir qui se voudrait anti-impérialiste, anti-sioniste et anti-classe makhzen, qui ne soit pas issu du peuple armé rencontrera à la fois l'appui du mouvement révolutionnaire et populaire marocain pour toute mesure effectivement anti-impérialiste, anti-sioniste et anti-classe makhzen et la lutte de ce même mouvement révolutionnaire en vue d'armer le peuple, en vue de la reconquête révolutionnaire de la terre des qbila's par les jma'as de paysans pauvres appuyés par la lutte révolutionnaire du prolétariat, pour la République populaire arabe des ouvriers et des paysans.

La voie de la révolution n'est pas une voie dégagée, sans obstacle, sans surprise.

Les masses populaires, structurant de plus en plus solidement leurs organisations révolutionnaires, de plus en plus armées de l'idéologie révolutionnaire du prolétariat, sauront, par leur lutte, par la conquête du pouvoir des âmes, ouvrir sans cesse la voie de la révolution... jusqu'à la victoire !